

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1934

Discours prononcé par M. Emile TERSEN, Professeur d'Histoire

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers amis,

De toutes les disciplines professées au lycée, celle que j'ai l'honneur d'enseigner - je veux dire l'Histoire - et sans doute la plus attaquée. En dépit de la place fort modeste qui lui est réservée, tant dans les programmes que dans les examens, elle jouit d'une certaine défaveur. La plupart des élèves la négligent systématiquement et impunément, les parents ne l'aiment guère, les collègues l'accablent volontiers de leurs sarcasmes. Si nous franchissons les portes du lycée, nous ne rencontrons pas une atmosphère plus favorable. L'Histoire rebute beaucoup de bons esprits, qui ne la comprennent pas bien, et elle a le malheur de séduire un grand nombre de snobs, qui ne la comprennent pas du tout. Depuis Fortoul, ministre du Second Empire, qui proscrivait l'histoire contemporaine des programmes jusqu'à M. Paul Valéry, qui dénonça le « dangereux poison », la route est longue, les conceptions bien différentes, l'acharnement est le même. Les historiens mêlent leurs voix à ce concert d'imprécations. Et comment ne pas accorder, ici, une mention particulière au bon Renan ; en parlant de « la pauvre petite science conjecturale » qu'est l'histoire, il voulait, j'imagine, donner une leçon de modestie à certains savants, trop persuadés de l'infaillibilité de leur science ; en fait, il a fourni aux savants et aux autres - surtout aux autres - un impérissable argument.

De temps en temps, la politique ou la mode s'en mêlant, la campagne antihistorique s'amplifie et s'aggrave. Celui-ci s'en prend aux programmes, et celui-là aux méthodes. L'un voudrait bannir l'histoire des classes inférieures, l'autre, plus absolu dans ses conclusions, veut l'évincer de l'enseignement secondaire tout entier.

J'ai essayé, en négligeant ce qui n'était que mauvaise foi ou petitesse d'esprit, de dégager les principaux reproches adressés à l'histoire. Je voudrais aussi tenter d'y répondre. Gagnerais-je la cause de la pauvre Clio ? Peut-être obtiendrai-je, d'un jury que je sais sympathique à l'historien, les circonstances atténuantes pour l'Histoire. Je n'ose l'espérer.

L'Histoire, dit le premier de mes contradicteurs, ne fait qu'une part bien modeste à l'intelligence. C'est surtout, c'est presque exclusivement à la mémoire qu'elle s'adresse. L'élève - en le supposant bien doué - apprendre des noms, plus ou moins barbares ; il y joindra, comme inévitable accompagnement, des dates et des chiffres. Vous retrouverez les uns et les autres, dans ses leçons et ses compositions, avec une abondance et une fidélité variables. Mais au bout de quelques semaines - mettons de quelques mois pour être tout à fait bienveillant - qu'en restera-t-il ? Sur une mer ténébreuse, quelques points lumineux et vacillants. Un non, rien autour ; une date, qui ne rappelle rien. Un immense effort sans résultat ; votre enseignement fait songer au tonneau des Danaïdes, toujours empli, et vide toujours.

Vieille critique, que j'ai beaucoup entendue autour de moi ; les programmes la confirment, en rangeant les compositions d'histoire, dans la catégorie des épreuves de mémoire. Les élèves à la mémoire rebelle - il y en a quelques-uns – font chorus. Et les parents s'affligent, quand ils voient leurs enfants aux prises avec les capitales des républiques centro-américaines, ou avec les empereurs de la famille julio-claudienne, avec les dates.

Il y a bien de l'exagération dans tout cela. Certes, il y a, chez nous, une inévitable nomenclature. Il est impossible de promener les élèves, comme nous le faisons, à travers le temps et l'espace, sans jalonner la route parcourue de quelques précisions. Nous allons donc, je l'avoue, nos noms et nos dates, mais comme d'autres ont leurs formules, ou leurs règles, ou leurs textes. Si je me reporte à mon expérience personnelle, cela ne constitue pas, à un âge où la mémoire a une étonnante réceptivité, une charge bien lourde. Il appartient d'ailleurs à un enseignement intelligent de réduire au strict minimum ces servitudes.

Et puis, il convient de s'élever avec véhémence, je dirais presque avec indignation, contre une conception aussi déformée de l'Histoire. Michelet l'a dit jadis : « L'Histoire est une résurrection ». Reconstituer, avec le maximum d'exactitude et aussi complètement que possible, les sociétés humaines ; montrer comment et pourquoi les régimes politiques se sont formés, ont évolué, ont disparu ; montrer les hommes dans leurs activités multiples, en dégager les résultats, ne sont-ce pas là les buts propres de l'Histoire ? En quoi font-ils, plus exclusivement que d'autres disciplines, appel à la mémoire, et à la mémoire seule ? J'avoue ne pas le discerner.

Mais j'ai parlé d'examen et de reconstitution du passé ; et cela me vaut une nouvelle attaque. « Vous me semblez bien prétentieux », nous dit narquoisement mon second adversaire. Vous vous vantez d'expliquer et de commenter le passé à vos élèves. Mais avez-vous toujours, pour une telle entreprise, des bases suffisamment solides ? L'hypothèse et la déduction ne jouent-elles pas, dans votre enseignement, un rôle troublant ? Quel personnage historique vous a choisi comme confident de ses secrètes pensées ? Comment définirez-vous un caractère dont quelques-uns des éléments les plus importants ont pu rester inexprimés ? J'entends : vous interprétez, et cela explique tout. Comme ce savant qui, avec quelques ossements, reconstitua l'animal disparu et jusque-là ignoré, il vous suffit d'une inscription, d'une médaille à demi effacée, de quelque capitulaire, d'un fragment de chronique, pour imaginer et pour conclure. Il est vrai que la fragilité de ressources est compensée par la diversité de vos interprétations. Vous avez souvent sur le même fait, ou sur le même personnage, des idées différentes, et même contradictoires. C'est encore, arrivés péniblement à une conclusion, vous vous y teniez. Mais non ; vos jugements sont aussi incertains que vos procédés. De temps en temps, vous réhabilitez un monstre et vous avilissez un saint. Prouver que Louis XV fut le meilleur de nos rois, démontrer, pièces d'archives en main, que Carrier a été le modèle des administrateurs, ce sont là jeu d'historiens. Vos réticences, vos subtilités et vos repentirs donnent à tous un bien plaisant spectacle. Comment on comprend le mot de Renan, que vous citez tout à l'heure. Et comme on apprécie cette formule simpliste : « L'Histoire, c'est des histoires ».

Certes, l'Histoire sort de cette algarade furieusement malmenée. Lui reprocher son incertitude, c'est un grief sérieux, et qui mérite examen. J'aime autant avouer, sans mauvaise grâce, que nous sommes dans des conditions très spéciales. Nous opérons dans une matière fugace ; nous ne pouvons pas observer directement les phénomènes historiques ; nous ne pouvons ni provoquer, ni renouveler les expériences. Pour certaines époques, les documents sont d'une extrême rareté. Pour d'autres, et surtout depuis qu'il y a une imprimerie et une presse, ils nous

submergent, ils nous étouffent. Tous ces documents, anciens ou récents, sont oeuvre humaine, donc sujette à l'erreur, donc accessible au mensonge. Leur consultation et leur interprétation sont également malaisées. Il est bien vrai que parfois une fouille fructueuse, une correspondance publiée, un dossier secret mis au jour, apportent brusquement sur une question des lumières nouvelles et nous obligent à réviser nos conclusions.

Mais sommes-nous vraiment les seuls à souffrir d'une telle incertitude ? Je ne le crois pas. Toutes les sciences tâtonnent et cherchent. Je me suis laissé dire que certaines expériences avaient besoin du coup de pouce de l'opérateur, et que nombre de lois n'étaient que des approximations. N'y a-t-il pas en physique, comme en médecine, des théories nouvelles ? Ne modifie-t-on pas, de temps en temps, le système d'explication de l'Univers ? Si, dans l'évolution continue des idées et des conceptions, nous restions immobiles, on ne manquerait pas de nous traiter de fossiles. Et, si nous modifions nos points de vue, on nous appelle girouettes, ce qui n'est pas plus flatteur.

Par ailleurs, la marche claudicante de l'Histoire, sa prudence, ses perplexités, tout cela me paraît excellent. Pour beaucoup de nos élèves, et surtout pour les meilleurs, l'autorité du manuel et la parole du maître sont des choses qui ne se discutent guère. Certes, je serais malvenu à le leur reprocher. Mais ne risque-t-on pas d'arriver ainsi à l'idée d'une vérité immuable et absolue ? Ce serait une redoutable infirmité, une véritable cécité intellectuelle. N'est-il pas bon que nos élèves saisissent, avant même de quitter le lycée, la complexité de toute connaissance, et la nécessité de réviser sans cesse ce que l'on sait - ou ce que l'on croit savoir. L'Histoire peut contribuer, pour sa modeste part, à développer en eux le doute - je n'ai pas dit le scepticisme - le doute agissant et vivant, frère de l'esprit de recherche. Elle peut donner à tous les pédantismes - et Dieu sait qu'ils sont légion - par son instabilité consentie, une salutaire leçon d'humilité. Oublier tout ce qu'on a appris sur la Querelle des Investitures ou sur le dualisme austro-hongrois, ce n'est pas très grave. Mais se souvenir, toujours, qu'un cerveau n'est pas un coffre-fort que l'on verrouille quand il est plein, se souvenir que le monde est une continue mise au point, cela, c'est sans doute essentiel.

Mon dernier ennemi est le plus redoutable. Il ne reproche à l'Histoire ni sa faible valeur pédagogique, ni ses procédés, ni ses hésitations. Il consent à voir en elle une science que des hommes peuvent pratiquer sans déchoir et sans être ridicules. Mais c'est son rôle dans l'enseignement qu'il critique, c'est son influence qu'il redoute. « L'histoire, affirme-t-il, est immorale. La violence y règne, aux côtés de la fourberie. Tournez les pages : massacres, guerres, assassinats, reviennent avec une impitoyable, une déplorable monotonie. Les bûchers s'allument, les échafauds se dressent, les fusillades crépitent. Des foules entières se ruent à la mort avec allégresse. Et le vice impuni triomphe et commande. Vous ne parlez que de la guerre, sous toutes ses formes, plus odieuses les unes que les autres, guerre étrangère, guerre religieuse, guerre civile. Est-il bon, dans un enseignement qui n'a pas abdiqué tout rôle moral, d'étaler, devant nos élèves, de telles turpitudes ? Inconsciemment, je le veux bien, vous risquez de développer en eux des instincts latents de violence, vous perpétuez le goût de la guerre, vous en rendez le retour inévitable. En ce sens et surtout, l'histoire est bien un poison intellectuel. Fleur monstrueuse qui ne pousse que dans les charniers et les cimetières, fleur engraisée du sang des générations, elle doit être arrachée ; il faut, et sans retard, la bannir des programmes ».

Voilà d'amers et de troublants reproches, sont-ils fondés ? Certes, à moins d'apporter dans l'histoire un dilettantisme qui se concilie mal avec l'amour que l'homme doit à l'homme, à moins

de n'y voir qu'un passe-temps propre à exalter l'imagination sans toucher le cœur, cette étude est souvent triste. Elle est la vertu méconnue, la souffrance injuste et la douleur imméritée ; elle est la lutte et le sacrifice ; elle est la vie.

L'école est une république idéale et fraternelle, où, généralement, les honneurs vont au plus méritant. L'intelligence et le travail y tiennent les premières places. Mais nos fils sortiront de l'école. Ils quitteront le monde des livres et des idées pures pour entrer dans le monde, tout court. Devons-nous, pour préserver la pureté de leur cœur, leur cacher la vérité ? Devons-nous, au contraire, les préparer à être des hommes ? Pour ma part, j'ai choisi. J'ai choisi la vérité et la vie ; si nos élèves, au sortir du lycée, savent un peu d'Histoire, ils ne s'étonneront pas de coudoyer l'hypocrisie, la cupidité, la vanité, et d'autres personnages plus répugnants encore ; ils connaîtront la pièce et les acteurs ; et peut-être le contact avec les réalités leur paraîtra-t-il moins rude et moins décevant.

De plus, le tableau qui nous était présenté pêche par son raccourci et son pessimisme. On côtoie, en Histoire, je le concède, des gens singuliers : tel empereur de la décadence, tel prince italien du XVI^e siècle, sont des échantillons d'humanité peu rassurants. J'avoue que les querelles de famille de Frédégonde et de Brunehaut ne sont pas un édifiant spectacle. Je sais aussi qu'aux heures de crise - et l'Histoire s'occupe beaucoup de ces heures-là - surgit une faune inquiétante et monstrueuse. Mais je sais aussi qu'il n'y a pas que cela. Dans les journaux, entre un crime passionnel et une escroquerie, on réserve parfois quelques lignes – oh ! bien brèves - pour les actes de courage et de dévouement. Et si laconique que soit la formation, elle vous reconforte, elle vous rassérène, elle vous rappelle qu'il y a encore des braves gens. Mais, en Histoire, il n'y a pas non plus que des malfaiteurs. Une Jeanne d'Arc, incarnation du patriotisme le plus pur, un saint Vincent de Paul, chrétien idéal, un Lazare Hoche, modèle de vertu républicaine, ne sont pas des créatures de légende. Ils ont vécu, ils restent pour nous de magnifiques exemples.

Exceptions, direz-vous, sommets humains dominant les bas-fonds et les marécages. Soit, ne montons pas si haut. Nous n'étudions pas seulement, en effet, les personnages exceptionnels, dans le bien ou le mal. L'Histoire se penche aussi sur les masses, et il est probable qu'elle s'y intéressera de plus en plus. Que vous montrera-t-elle, si vous la suivez dans son long et lent voyage ? Des hommes, des braves gens, simples et laborieux, qui, au long des siècles, se sont colletés avec la dure réalité, et l'ont parfois vaincue. Humbles créatures qui ont cheminé, dans la douleur et la confusion, à la recherche du mieux. Vous n'y trouverez pas, c'est sûr, le bon vieux temps, car toujours les hommes ont souffert et peiné. Mais vous y apprendrez à respecter le passé, à parler sans rancœur et sans ingratitude de ceux qui vous ont précédé, et qui ont fait ce qu'ils ont pu. L'Histoire vous montrera, par le seul déroulement de ces épisodes, quels liens étroits et subtils lient ce qui fut, ce qui est, ce qui sera. À comparer les efforts et les résultats, à mesurer la lenteur des progrès accomplis, vous apprécierez mieux la précarité des tentatives humaines. Vous vous méfierez des formules magiques, et les paradis terrestres fabriqués en série. Vous prendrez votre place, avec une plus juste compréhension des choses, dans la grande légion des hommes de bonne volonté, dont le labeur, la résignation et les vertus quotidiennes ont tissé la trame de l'Histoire.

Au surplus, même si on le voulait, serait-il possible de supprimer l'Histoire ? Une voix plus qualifiée que la mienne, celle de Gabriel Hanotaux, va répondre : « l'Histoire, disait-il, est la mémoire des générations. C'est l'Histoire qui distingue la société des hommes de la société

des bêtes. C'est l'Histoire qui a construit la civilisation. On ne peut concevoir l'intelligence dans la mémoire, ni la continuité sociale sans l'Histoire. »

J'ajouterai que ce manque de mémoire s'expliquerait moins chez nous que partout ailleurs. Depuis des siècles, l'homme a marqué sa trace sur notre sol. Venus de tous les points d'horizon, mélange incroyable et merveilleux de races, les gens de France se sont transmis, de génération en génération, un patrimoine sans cesse accru, en dépit des dissensions et des invasions. Dans notre pays, passé et présent sont si intimement soudés qu'on ne les distingue pas toujours : on chemine encore sur nos voies romaines et les autobus roulent sur notre vieux Pont-Neuf. Sur tous les points du territoire où les vacances vont bientôt vous disperser, beffrois, châteaux, clochers romans et gothiques vous relieront les leçons de l'Histoire, de notre Histoire.

Ces leçons, serait-il prudent de les oublier ? Peut-être passerez-vous un jour sur les plateaux du Soissonnais, et peut-être traverserez-vous le petit village de Vailly-sur-Aisne. Sur la façade d'une maison, par ailleurs assez banale, vous verrez l'inscription suivante, que je vous lis fidèlement :

Bâtie en 1728
Pillée par les Prussiens en 1814
Incendiée par les Russes en 1815
Rebâtie en 1835
Pillée et incendiée par les Bavares en 1870
Rebâtie en 1877
Rasée par les Allemands de 1914 à 1918
Rebâtie en 1920

Rien de plus, et c'est assez. Vous allez compris comme moi les leçons qui se dégagent de ces quelques dates. Si vous trouvez la liste assez éloquente, et si vous ne voulez pas qu'elle s'allonge un jour, vous penserez sans doute - et ce sera ma conclusion – qu'il n'est pas temps encore de bannir l'Histoire de nos programmes et de nos cœurs

Emile TERSEN
(1895-1974)

Agrégé d'histoire-géographie (1922)
Professeur à Buffon (de 1928-1929 à 1936-1937)